

Marie de France (1145-1198), *Lais*, « Le lai du Rossignol ».

Je vais vous raconter une aventure à partir de laquelle les Bretons ont composé un lai. Elle se nomme « Laustic », me semble-t-il, ainsi l'appellent-ils dans leur pays. Cela donne « Rossigno » en français et « Nightgale » en bon anglais.

Dans la région de saint-malo, il y avait une ville réputée. deux chevaliers y habitaient et possédaient deux maisons fortifiées. Grâce à la bonté des deux barons, la réputation de la ville était bonne. L'un avait épousé une femme raisonnable, bien élevée, et avenante ;elle se tenait merveilleusement bien, selon l'usage et comme il se doit. L'autre était un jeune chevalier bien connu de ses pairs, courageux, d'un grand mérite, et qui menait volontiers la vie d'un bon chevalier : il combattait et dépensait beaucoup, donnait volontiers ce qu'il possédait. Il aima la femme de son voisin. Il la sollicita tant, la supplia tant, lui témoigna tant de bons sentiments qu'elle l'aima elle aussi par dessus tout, autant à cause du bien qu'elle avait entendu de lui que parce qu'il était près d'elle.

Ils s'aimèrent l'un l'autre raisonnablement, se cachèrent bien, et prirent garde de ne pas être aperçus, ni surpris, ni même soupçonnés. D'autant plus qu'ils pouvaient bien faire ainsi, du fait que leur demeure était proche ; leurs maisons, leurs salles et leurs donjons étaient proches. Il n'y avait ni barrière ni séparation, excepté un haut mur de pierre grise. De la chambre où la dame dormait, lorsqu'elle se tenait à la fenêtre, elle pouvait parler à son ami, et lui à elle, s'échanger leurs biens et les jetant et les lançant. Il t avait peu de choses qui leur étaient désagréables, tous les deux étaient heureux sauf lorsqu'ils ne pouvaient pas du tout aller ensemble selon leurs désirs, parce que la dame était surveillée de près. mais ils avaient au moins cette compensation : de nuit comme de jour, ils pouvaient parler ensemble. Personne ne pouvait empêcher qu'ils viennent à la fenêtre pour se voir.

Ils se sont longtemps aimés jusqu'à l'arrivée d'un printemps où les prés furent verts et le verger fleuri. Les petits oiseaux expriment avec grande douceur leur joie, au sommet des arbres. [...] Le chevalier aime la dame autant qu'elle, de tout son coeur, et passe son temps à lui parler, à la regarder.

La nuit, lorsque la lune brillait et que son mari était couché, elle se levait pour le quitter et revêtait son manteau. Elle venait se tenir à la fenêtre, pour son ami, dont elle savait qu'il menait une vie semblable, et qu'il veillait la plus grande partie de la nuit. Ils avaient du plaisir à se voir, puisqu'ils ne pouvaient obtenir plus. Elle se tint là si souvent, se leva si souvent que son seigneur se mit en colère et lui demanda pourquoi elle se levait et où elle allait. "seigneur, lui répondit la dame, celui qui n'a pas entendu le rossignol chanter ne connaît aucune joie dans ce monde ; c'est pour cela que je viens ici : je l'ai entendu chanter avec une telle douceur, que cela m'est un grand plaisir. cela me plaît tant que je ne puis fermer l'oeil. Lorsque le seigneur entendit ce qu'elle dit, il eut un rire de colère et de mépris. Il eut une idée : il prendrait le rossignol au piège.

Il n'y avait chez lui aucun jeune-homme qui ne construisît un piège, un filet ou un lacet : ils les mirent ensuite dans le verger. Il n'y avait ni coudrier ni châtaignier où il n'eussent mis de la glu ou un piège, s'ils bien qu'ils capturèrent l'oiseau. Quand ils eurent capturé le rossignol, il fut donné vivant au seigneur. Lorsqu'il l'obtint, il éprouva un grande joie. Madame, dit-il, où êtes vous ? Avancez, parlez-nous ! J'ai piégé le rossignol pour lequel vous avez tant veillé.

Désormais, vous pouvez vous reposer en paix : il ne vous réveillera plus.

Quand la dame l'eut entendu, elle en fut triste et abattue. Elle le réclama à son seigneur, et il le tua par méchanceté : il lui rompit le cou de ses deux mains. Il accomplit un geste de rustre. La dame en rejetant le corps de l'oiseau répandit du sang sur sa tunique, sur le devant, un peu au-dessus de sa poitrine. Alors, elle sortit de la chambre, pleura amèrement, puis maudit ceux qui avaient trompé le rossignol avec le pièges et les lacets, car ils l'ont privée d'un grand réconfort. « Hélas, dit-elle, quel malheur ! je ne pourrai plus me lever la nuit pour me tenir à la fenêtre où j'ai l'habitude de voir mon ami. Je sais une chose certaine : il pensera que je renonce. Il me faut prendre une résolution à ce sujet. je lui enverrai le rossignol, et lui ferai connaître l'accident. » Dans un morceau d'étoffe elle a écrit et brodé à l'or, puis a enveloppé le petit oiseau, a appelé son serviteur, l'a chargé de son message et l'a envoyé auprès de son ami. Le serviteur s'est rendu auprès du chevalier, l'a salué de la part de sa maîtresse, puis a transmis le message en entier et lui a présenté le rossignol. Quand il lui a tout dit et tout montré, l'autre, qui l'avait bien écouté, fut attristé par cet accident. [...] Il fit forger un coffret en or fin et en pierres précieuses de bonne qualité et de grande valeur. [...] Il mit le rossignol à l'intérieur, puis fit sceller la serrure. Il le fait tous les jours porter à ses côtés.

Cette histoire a été racontée : elle ne pouvait rester dissimulée longtemps. Les Bretons en ont fait un lai : on l'appelle le rossignol.

Pierre de Marbeuf (1596-1645), *Recueil des vers de M. de Marbeuf*, « Et la mer et l'amour... » (1628).

Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,
Et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux qu'il demeure au rivage,
Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,
Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour eut la mer pour berceau,
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,
Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.

Jean Racine (1639-1699), *Phèdre*, II, 5, v. 634-662 (1677).

PHÈDRE : Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée :
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,

Qui va du dieu des morts déshonorer la couche ;
 Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
 Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
 Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
 Il avait votre port, vos yeux, votre langage ;
 Cette noble pudeur colorait son visage,
 Lorsque de notre Crête il traversa les flots,
 Digne sujet des vœux des filles de Minos.
 Que faisiez-vous alors ? Pourquoi, sans Hippolyte,
 Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite ?
 Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
 Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords ?
 Par vous aurait péri le monstre de la Crête, périphrase
 Malgré tous les détours de sa vaste retraite : périphrase
 Pour en développer l'embarras incertain,
 Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
 Mais non : dans ce dessein je l'aurais devancée ;
 L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
 C'est moi, prince, c'est moi, dont l'utile secours
 Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
 Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !
 Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
 Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,
 Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher ;
 Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue
 Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

Edmond Rostand (1868-1918), *Cyrano de Bergerac*, III, 7 (1897).

ROXANE, *avec un mouvement*. Je descends !
 CYRANO, *vivement*. Non !
 ROXANE, *lui montrant le banc qui est sous le balcon*. Grimpez sur le banc, alors, vite !
 CYRANO, *reculant avec effroi dans la nuit*. Non !
 ROXANE : Comment... non ?
 CYRANO, *que l'émotion gagne de plus en plus*. Laissez un peu que l'on profite...
 De cette occasion qui s'offre... de pouvoir
 Se parler doucement, sans se voir.
 ROXANE : Sans se voir ?
 CYRANO :
 Mais oui, c'est adorable. On se devine à peine.
 Vous voyez la noirceur d'un long manteau qui traîne,
 J'aperçois la blancheur d'une robe d'été :
 Moi je ne suis qu'une ombre, et vous qu'une clarté !
 Vous ignorez pour moi ce que sont ces minutes ! Si quelque fois je fus éloquent...
 ROXANE Vous le fûtes !
 CYRANO Mon langage jamais jusqu'ici n'est sorti
 De mon vrai cœur...
 ROXANE Pourquoi ?
 CYRANO : Parce que... jusqu'ici

Je parlais à travers...

ROXANE : Quoi ?

CYRANO :

... le vertige où tremble

Quiconque est sous vos yeux !...

Mais, ce soir, il me semble...

Que je vais vous parler pour la première fois !

ROXANE : C'est vrai que vous avez une tout autre voix.

CYRANO, *se rapprochant avec fièvre.*

Oui, tout autre, car dans la nuit qui me protège

J'ose être enfin moi-même, et j'ose... *Il s'arrête et avec égarement.*

Où en étais-je ? Je ne sais... tout ceci, – pardonnez mon émoi, –

C'est si délicieux... c'est si nouveau pour moi !

ROXANE : Si nouveau ?

CYRANO, *bouleversé, et essayant toujours de rattraper ses mots.*

Si nouveau... mais oui... d'être sincère :

La peur d'être raillé, toujours au cœur me serre...

ROXANE : Raillé de quoi ?

CYRANO :

Mais de... d'un élan !... Oui, mon cœur,

Toujours, de mon esprit s'habille, par pudeur :

Je pars pour décrocher l'étoile, et je m'arrête

Par peur du ridicule, à cueillir la fleurette !

ROXANE : La fleurette a du bon.

CYRANO : Ce soir, dédaignons-la !

ROXANE : Vous ne m'aviez jamais parlé comme cela !

CYRANO :

Ah ! si loin des carquois, des torches et des flèches,

On se sauvait un peu vers des choses... plus fraîches !

Au lieu de boire goutte à goutte, en un mignon

Dé à coudre d'or fin, l'eau fade du Lignon,

Si l'on tentait de voir comment l'âme s'abreuve

En buvant largement à même le grand fleuve !

ROXANE : Mais l'esprit ?...

CYRANO :

J'en ai fait pour vous faire rester

D'abord, mais maintenant ce serait insulter

Cette nuit, ces parfums, cette heure, la Nature,

Que de parler comme un billet doux de Voiture !

– Laissons, d'un seul regard de ses astres, le ciel

Nous désarmer de tout notre artificiel :

Je crains tant que parmi notre alchimie exquise

Le vrai du sentiment ne se volatilise,

Que l'âme ne se vide à ces passe-temps vains,

Et que le fin du fin ne soit la fin des fins !

ROXANE : Mais l'esprit ?...

CYRANO :

Je le hais dans l'amour ! C'est un crime

Lorsqu'on aime de trop prolonger cette escrime !

Le moment vient d'ailleurs inévitablement,

– Et je plains ceux pour qui ne vient pas ce moment !
– Où nous sentons qu'en nous une amour noble existe
Que chaque joli mot que nous disons rend triste !

ROXANE :

Eh bien ! si ce moment est venu pour nous deux,
Quels mots me direz-vous ?

CYRANO :

Tous ceux, tous ceux, tous ceux
Qui me viendront, je vais vous les jeter, en touffe,
Sans les mettre en bouquet : je vous aime, j'étouffe,
Je t'aime, je suis fou, je n'en peux plus, c'est trop ;
Ton nom est dans mon cœur comme dans un grelot,
Et comme tout le temps, Roxane, je frissonne,
Tout le temps, le grelot s'agite, et le nom sonne !
De toi, je me souviens de tout, j'ai tout aimé :
Je sais que l'an dernier, un jour, le douze mai,
Pour sortir le matin tu changeas de coiffure !

J'ai tellement pris pour clarté ta chevelure
Que, comme lorsqu'on a trop fixé le soleil,
On voit sur toute chose ensuite un rond vermeil,
Sur tout, quand j'ai quitté les feux dont tu m'inondes,
Mon regard ébloui pose des taches blondes !

ROXANE, *d'une voix troublée.*

Oui, c'est bien de l'amour...

CYRANO :

Certes, ce sentiment

Qui m'envahit, terrible et jaloux, c'est vraiment
De l'amour, il en a toute la fureur triste !
De l'amour, – et pourtant il n'est pas égoïste !
Ah ! que pour ton bonheur je donnerais le mien,
Quand même tu devrais n'en savoir jamais rien,
S'il se pouvait, parfois, que de loin, j'entendisse
Rire un peu le bonheur né de mon sacrifice !
– Chaque regard de toi suscite une vertu
Nouvelle, une vaillance en moi ! Commences-tu
À comprendre, à présent ? voyons, te rends-tu compte ?
Sens-tu mon âme, un peu, dans cette ombre qui monte ?...
Oh ! mais vraiment, ce soir, c'est trop beau, c'est trop doux !
Je vous dis tout cela, vous m'écoutez, moi, vous !
C'est trop ! Dans mon espoir même le moins modeste,
Je n'ai jamais espéré tant ! Il ne me reste
Qu'à mourir maintenant ! C'est à cause des mots
Que je dis qu'elle tremble entre les bleus rameaux !
Car vous tremblez, comme une feuille entre les feuilles !
Car tu trembles ! car j'ai senti, que tu le veilles
Ou non, le tremblement adoré de ta main
Descendre tout le long des branches du jasmin !
Il baise éperdument l'extrémité d'une branche pendante.

ROXANE :

Oui, je tremble, et je pleure, et je t'aime, et suis tienne ! Et tu m'as enivrée !

